

son assomption et son couronnement dans le ciel ; au centre tout le poème du jugement universel.

Le souverain juge assisté des anges, de sa mère et de saint Jean qui implorent sa miséricorde. Sous ses pieds saint Michel pesant les âmes, et ensuite deux séries de figures, d'un côté les saints marchent au ciel, de l'autre les réprouvés entraînés par les démons, et tout se passe en présence des anges, des saints qui trônent dans les arcades des voussures de la porte.

Avec quelle émotion le fidèle franchissait ce portique ; il voyait le but de la vie, il entrait dans l'église avec la pensée de demander l'assistance du Dieu de bonté pour observer sa loi, pour mériter le ciel et pour éviter les châtements redoutables de l'éternité.

Maintenant il ne faut pas oublier que toute cette façade était revêtue de linéaments délicats de carmin, d'azur et d'or ; il en reste encore bien des traces. Cette illumination accentuait les lignes, les divisions, mettait les ornements et les figures en relief, et le tout avec cette délicatesse que les moines savaient si bien observer dans les vieux manuscrits.

Les arcades étaient d'une nuance transparente et claire comme le saphir ; les auréoles des saints relevées d'or ; les visages aux traits purs, d'un teint doux et calme comme il convient à des bienheureux ; les vêtements d'une richesse qui rappelait les manteaux des rois et les ornements des princes de l'église.

L'intérieur est imposant, tout converge à un même point, c'est-à-dire au sanctuaire et au tabernacle. La nef du milieu est comme une avenue de 400 pieds de longueur, accompagnée d'un triple rang de colonnes en faisceaux qui s'élèvent du pavé avec de nombreuses nervures, s'épanouissent vers les chapiteaux en mille directions, puis se divisent et s'éclancent dans toutes les directions, se croisent et s'entrelacent, accompagnant les lignes des voûtes avec un dessin uni et suivi quoique multiple, harmonieux quoique varié, toujours symétrique quoique parfois dissemblable.

Après avoir admiré l'ensemble de l'église, nous sommes allés prier dans la chapelle de la sainte Vierge, où l'établissement de Montréal a été inauguré en 1642. Cette chapelle est dans le transept à droite et l'autel est tourné vers l'est comme le grand autel du chœur. Une belle statue de la sainte Vierge avec l'enfant Jésus surmonte l'autel, elle est du XIII^e siècle, c'est l'image que l'on appelle la vierge à l'oiseau, il en existe une excellente copie en bois de chêne, dans une communauté de Montréal.

C'est donc là, et probablement devant cette même statue, qu'au mois de février 1642, M. Olier, curé de St-Sulpice, qui depuis plusieurs années avait préparé l'œuvre de Montréal, et venait d'envoyer M. de Maisonneuve avec des colons, réunit les associés, célébra la sainte messe, mit l'œuvre sous le patronage de la sainte Vierge et recueillit pour la nouvelle fondation 200,000 livres, c'est-à-dire près d'un million de la monnaie actuelle.

Quelques-uns de ces associés sont célèbres par leurs libéralités : le cardinal de Richelieu, le duc de la Rochefoucauld, M. de la Dauversière, M. de Fancamp, M. de Renty, l'abbé de Bretonvilliers, l'abbé de Queylus, et aussi la nièce du cardinal, M^{me} d'Aiguillon, M^{me} Ségnier, femme du grand chancelier, M^{me} de Bullion, femme du grand trésorier, M^{me} de Miramion, et enfin la dévouée servante de Dieu, Marie Rousseau.

Ce sont de nobles ancêtres pour Montréal, ce sont eux qui, avec M. Olier, ont conçu la pensée d'établir en ce pays un centre pour l'établissement de la foi et qui en ont assuré la destinée par leur libéralité ; nous espérons qu'un jour leurs noms seront rappelés à la mémoire des citoyens de Montréal, par un monument digne des grands services qu'ils ont rendu aux intérêts de la foi dans la Nouvelle-France. Humainement ils ne pouvaient prévoir tout ce qui est arrivé, mais enfin ce sont eux qui ont assuré tout ce que nous voyons.

La chapelle de la sainte Vierge est digne de cette reine du ciel ; elle occupe tout le transept et est admirablement éclairée par une verrière qui a 60 pieds de hauteur et 40 pieds de largeur ; elle comprend une immense rosace où l'on voit la Vierge environnée de la cour céleste et en dessous une galerie de quatorze arcades et chacune encadrant l'un des prophètes de l'ancien testament qui ont annoncé les gloires de Marie. Récemment la chapelle a été restaurée en entier, dans le style de l'église, par les principaux élèves d'un grand peintre religieux, Hippolyte Flandrin.

Après avoir honoré dans Notre-Dame les souvenirs du zèle des fidèles de Paris pour la Nouvelle-France, il est intéressant de visiter les sanctuaires témoins de l'assistance miraculeuse du Seigneur en ces derniers temps.

Notre-Dame des Victoires, où l'Archiconfrérie de l'Immaculée Conception a été fondée par une inspiration céleste, et la petite chapelle de la maison-mère des sœurs de St-Vincent de Paul, à la rue du Bac, où une humble novice, la sœur Javouhey, a été favorisée comme Bernadette et comme Mélanie, de plusieurs apparitions de la sainte Vierge.

Vers 1831 la sainte Vierge, désirant répandre la dévotion envers l'Immaculée Conception, apparut à une

jeune novice de St-Vincent de Paul, et lui déclara sa volonté qu'une médaille portant l'emblème de l'Immaculée Conception fut frappée et répandue parmi les fidèles.

La médaille fut frappée et elle fut accueillie avec un tel empressement qu'en quelques années elle fut répandue dans le monde entier par cent millions ; mais Marie désirant aussi qu'une réunion de fidèles fut établie pour honorer aussi l'Immaculée Conception par des exercices religieux et en appliquer le fruit à la conversion des pécheurs, à la réforme des paroisses, au renouvellement du zèle des fidèles. Il eut été impossible d'établir une pareille réunion dans l'intérieur d'une communauté, là où elle avait apparue, et la sainte Vierge fit connaître à un curé du centre même de Paris son désir qu'une Confrérie pieuse fut aussi fondée dans sa paroisse, pour le but qu'elle se proposait et qu'elle lui fit connaître.

C'est donc ainsi que l'Archiconfrérie de l'Immaculée Conception pour la conversion des pécheurs fut établie à Notre-Dame des Victoires, au centre de Paris, entre la Bourse, la Banque de France, la Bibliothèque Nationale et le Palais-Royal, c'est-à-dire dans le centre même des affaires, des plaisirs, des recherches de la fortune et de la science humaine.

Cette Archiconfrérie se répandit de là dans le monde en cent mille paroisses. Elle prépara les voies à la déclaration solennelle du Souverain Pontife ; les apparitions de la sainte Vierge à Lourdes sont le couronnement de cette manifestation céleste en notre siècle. Il convient donc bien à des pèlerins de Lourdes d'aller visiter les saints lieux témoins des commencements de cette grande manifestation des fidèles envers les saintes prérogatives de la sainte Vierge.

Nous avons donc visité avec empressement cette église de Notre-Dame des Victoires, nous l'avons admirée comme le centre du plus fervent pèlerinage. La nef est toujours remplie de fidèles, les messes se succèdent chaque jour sans interruption jusqu'à une heure ; mais c'est surtout le dimanche soir qu'il faut voir l'église : les serviteurs de Marie viennent de tout Paris et même des extrémités du monde, car partout l'Archiconfrérie est établie.

Pour visiter la petite chapelle où la sainte Vierge a apparue à la sœur Javouhey, il faut se rendre rue du Bac, à la maison-mère de St-Vincent de Paul. L'on obtient facilement l'entrée de ce sanctuaire béni qui est richement orné des témoignages de la reconnaissance des bonnes sœurs envers leur mère et leur protectrice bien-aimée.

Nous avons ensuite visité les églises et les institutions religieuses ; c'est ce que nous voyons faire au Canada par tous les Américains qui viennent nous visiter, et c'est ce que nous avons réalisé à Paris à notre grande satisfaction ; rien de plus remarquable que les églises, rien de plus instructif et intéressant que les institutions religieuses.

UN PÈLERIN.

(A suivre.)

JULES SANDEAU

La mort de Jules Sandeau, un romancier en vogue il y a vingt ans, a provoqué dans la presse parisienne un concert d'éloges à la mémoire de l'auteur de *Ses et Parchemins*. Naturellement, les chroniqueurs ont fait un retour vers le passé pour comparer le roman d'hier à ceux d'aujourd'hui. Il sont tout étonnés du chemin parcouru. Il y a, en effet, matière à étonnement lorsque l'on lit *Nanu*, *La Fange* et *Pot-Bouille* après *Mademoiselle de La Seiglière* et le *Docteur Herbeau*. Ces dernières productions, qui ne sont pas sans reproches, ont l'air de touchantes idylles à côté des saletés qu'on appelle les romans naturalistes.

Le *Monde Illustré* parle en termes émus de Jules Sandeau et de ses œuvres. On aimera à lire ces détails qu'il donne sur cet écrivain fort connu et apprécié dans notre monde littéraire :

Je ne sais s'il s'y trouvera, à l'exposition des portraits du siècle, un portrait de ce pauvre et cher Jules Sandeau, que la littérature pleure aujourd'hui, et qu'elle avait, hélas ! perdu déjà depuis quelque temps. Car il avait abandonné tout travail et nous disait un jour : — Ah ! mon ami... vous ne savez pas à quel point c'est dur d'en être réduit à se regretter !

Je ne sais si le portrait de ce maître styliste aura pris place dans la collection réunie là-bas. Auquel cas, les visiteuses qui s'arrêtent à la superficie pourraient bien faire une petite moue sottement dédaigneuse.

L'auteur de *Mademoiselle de La Seiglière*, en effet, ne répondait point par des dehors fascinateurs et romanesques à la poétique tendresse, à la délicate rêverie de ses œuvres.

L'aspect était plutôt d'un officier de cavalerie en retraite.

Je parle naturellement du Sandeau que j'ai connu et qui m'a été bien tendrement sympathique.

La redingote boutonnée, le cigare à la bouche, le chapeau légèrement incliné, il s'en allait par les rues, les mains dans les poches, songeant et monologuant parfois. La rosette de la boutonnière achevait de dépister et ajoutait à l'analogie militaire.

Mais quand on se donnait la peine d'observer d'un peu près, rien qu'à pénétrer dans l'intérieur de ce regard profond et mélancolique, on se sentait en présence d'un penseur et d'un tendre.

Les traits ne signifiaient rien sans ce regard-là, tout illuminant, tout révélateur. Le nez était épais, les lèvres accentuées, le menton doublé. Mais par-dessus tout cela rayonnait la flamme de cet œil bienveillant et fin. La physionomie en était comme avivée.

Quelle profonde sensibilité chez ce vieillard dont l'âme était restée si jeune, si vibrante, qu'elle en souffrait parfois de cruels supplices !

Je me rappelle Sandeau en 1870, à l'heure de nos désastres. On venait d'apprendre la grande défaite décisive, la défaite de Sedan. Je rencontrai Jules Sandeau à la gare Montparnasse ; il partait pour Bellevue, où il avait son nid. Il vint à moi d'un bond, comme un homme dont le cœur débordant a besoin de s'épancher, et frémissant, les dents serrées, les yeux baignés de larmes, il se répandit en éloquentes gémissements sur le deuil de la France ! C'était admirable de sincérité et si poignant, que pas un des passants qui nous entouraient et nous observaient n'eut la pensée de railler cette douleur dont l'explosion avait vraiment des cris insolites en un pareil endroit.

De même, chaque fois que vous parliez à Sandeau d'un malheureux. Il y avait de l'écho dans cette âme haut placée, mais toujours penchée vers les infortunes.

* *

Au coup terrible que lui porta le déchirement de la patrie succéda un coup plus directement cruel encore.

Jules Sandeau avait un fils qu'il adorait. C'était par lui seulement et pour lui que ce modeste fut orgueilleux en sa vie.

Ce fils, qui comptait parmi nos plus brillants officiers de la marine, rapporta de Cochinchine le germe d'une impitoyable maladie qui devait l'emporter en quelques mois.

Je ne m'imagine pas de spectacle plus désespérément touchant que celui dont nous fûmes témoin navré.

Sandeau avait emmené son fils chéri et agonisant. Il l'avait installé à Bellevue, dans ce nid auquel je faisais allusion plus haut et que je décrirai tout à l'heure. Puis il s'institua garde-malade, seconde mère.

C'était charmant et déchirant à voir cet homme à cheveux blancs, servant de guide et d'appui à ce jeune homme marqué pour la tombe, soutenant de son bras sexagénaire le bras tremblant, fiévreux, à qui il voulait faire voir une fois encore les arbres et le soleil.

Lorsqu'arriva le dénouement fatal, bien qu'il fût trop prévu, l'anéantissement s'empara de Jules Sandeau. On peut dire qu'il n'a jamais revécu depuis. Son fantôme a continué à errer, mais lui n'était plus là... Une partie de lui-même était restée prise, quand on avait cloué le cercueil du fils perdu.

Tous ceux qui l'approchaient se disaient bien qu'on aurait à lui appliquer ces beaux vers de Victor Hugo :

Car rien n'est si puissant que deux pauvres bras morts,
Pour tirer promptement les pères dans la tombe.

* *

Faut-il parler de l'œuvre de Jules Sandeau ?

C'est presque faire injure à tout lecteur lettré que de prétendre lui apprendre ou lui révéler quelque chose sur la grâce accomplie, sur l'observation sereine de ces livres que plusieurs générations ont déjà consacrés.

Au théâtre il laissera deux chefs-d'œuvre : *Mademoiselle de La Seiglière*, accomplie sous ses deux formes, et le *Genève de M. Poirier*, auquel collabora la robuste main d'Angier.

Le talent de Sandeau est peut-être, parmi tous ceux qui ont imposé l'admiration à notre siècle, la plus éloquente protestation contre la décadence naturaliste qui nous fait dégringoler vers des bas-fonds immondes. Relisez ces pages tout imprégnées de charme, de sentiment, d'élégance... et comparez ensuite avec les hoquets contemporains.

Le parallèle est terrible.

Inutile de dire que Sandeau professait une horreur profonde—ou mieux un dégoût hautain—pour les malpropétés que d'aucuns croient avoir mises à la mode.

Un jour, devant moi, on parlait de certaines incongruités de la nouvelle école et des théories éceurantes prêchées par ses apôtres.

Sandeau écoutait sans mot dire.

Quelqu'un lui posa cette question directe :

— Et vous, cher maître, que pensez-vous de tout cela ?

— Moi, dit-il, c'est bien simple... je pense qu'il y aura toujours plus de variété dans l'odeur des fleurs que dans l'odeur du fumier.

Cela disait tout.

Sandeau, d'une bonhomie si franche, d'une si oor-